LE SENS FONDAMENTAL DE SOI ET SES TROUBLES

Plaidoyer pour une psychothérapie des psychoses

Ouvrage coordonné et préfacé
par Michèle Gennart et Jacques Thonney

PIERRE BOVET
MICHÈLE GENNART
JACQUES THONNEY
(DIR.)

Christian Brokatzky
Michel Cermolacce
Françoise Dastur
Jean Naudin
Suzanne Parizot
Josef Parnas
Philippe Rochat
Fernand Seywert
Helene Stephensen

EXAMEN DE CONSCIENCE D'UN PSYCHOLOGUE À L'ÈRE DU CERVEAU

Cela fait plus de 30 ans que j'effectue de la recherche expérimentale sur la psychologie des nourrissons et du jeune enfant. Au cours de ces années, j'ai developpé mes propres valeurs de recherche dans mon domaine. Comme tous les chercheurs, j'ai fait des découpages, pris des options qui me semblent souvent basées sur des choix esthétiques et politiques, autant que scientifiques ainsi que par souci d'efficacité méthodologique. J'aimerais ici rendre ces vues, typiquement gardées sous silence, davantage explicites. Je crois que c'est utile, non seulement pour mon propre examen de conscience en tant que chercheur, mais aussi parce que ces vues reflètent selon moi des tensions importantes, pour ne pas dire déterminantes de la recherche actuelle en psychologie clinique et expérimentale.

Ces réflexions sont les plus proches des nombreux échanges que j'ai pu avoir avec Pierre Bovet. Au cours de nos conversations au soleil de sa magnifique terrasse, en ballade à la montagne, et ailleurs dans le monde, je me suis nourri de ses récits cliniques. Toujours très proche de ses patients, son regard était d'une finesse inégalable, plein de bonté, de compassion, mais aussi d'humour et d'intelligence. Son regard sur l'homme en délire de soi était radicalement non réductioniste, mettant au premier plan l'expérience subjective des individus, dans la joie comme dans la peine. Ce regard refuse d'écarter la complexité de l'individu dans ses rapports subjectifs au monde. Pour moi, Pierre était un modèle d'humanisme vers lequel nous devrions tous tendre et nous inspirer dans notre recherche tant clinique que fondamentale sur l'esprit. Ici, j'aimerais discuter l'idée que plutôt que de nous rapprocher de la démarche de Pierre Bovet telle que je la conçois, les progrès de la technologie pourraient bien nous en éloigner et ceci, je crois, devrait nous alarmer. Ce propos peut sembler « ringuard » et il l'est peut-être aux yeux de la nouvelle vague de chercheurs du cerveau, mais je pense néanmoins qu'il est nécessaire de rappeler les dangers de la vacuité des progrès quand l'engouement technologique tend à prévaloir sur la complexité de la psychologie du vivant, lorsqu'il tend à réduire à néant ce qui, selon moi, reste et restera toujours le véritable objet de la psychologie. Ceci est un hommage au travail, à l'amitié, et à la grande bonté du

regard clinique de Pierre Bovet, qui inspirent son œuvre et doivent continuer à nous inspirer.

La psychologie à l'ère du cerveau

Souvent j'entends mes collègues psycho-biologistes déclarer avec une certaine arrogance : « la psychologie est morte ! » ou encore, « la psychologie saigne ! » Pour eux, les progrès de l'imagerie cérébrale, ce que l'on nomme maintenant les neurosciences, sont ravageurs pour la recherche en psychologie. Ces progrès rendraient obsolètes la plupart des spéculations théoriques qui émanent des sciences du comportement, qu'elles soient d'obédience clinique ou expérimentale. De mon point de vue, ces déclarations sont non seulement arrogantes, tout simplement naïves, si ce n'est fausses et opportunistes. Pour moi, elles sont l'expression d'un aveuglement idéologique ayant potentiellement le pouvoir de tuer la recherche en psychologie. Or je pense que l'on ne peut pas se permettre que la recherche en psychologie meure et il faut la défendre comme science, non seulement comme science biologique, mais aussi et peut-être surtout comme science dans la tradition des *sciences humaines*. Je m'explique.

Après la déconstruction post-moderne des grands systèmes de la pensée occidentale, nous assistons aujourd'hui à l'explosion d'idées et de points de vue théoriques qui ont le caractère d'être d'une myopie croissante. La recherche en psychologie n'y échappe pas. L'individu est trop souvent réduit à des réseaux de neurones, la vie mentale à un phénomène individuel considéré en vase clos, hors du social et du culturel. Il y a une décontextualisation croissante de l'étude de l'individu et ceci est alarmant. De plus en plus, les niveaux d'explication du comportement, qui sont à l'évidence multiples, se confondent dans une biologisation à outrance. Ils s'assimilent les uns aux autres, dans la frénésie du progrès technologique, en particulier le progrès des techniques d'imagerie cérébrale et autres merveilleux « microscopes » offerts aux chercheurs.

Ces techniques prometteuses sont coûteuses, tant économiquement qu'idéologiquement dans le domaine des sciences du comportement et des sciences humaines en général. Elles représentent aussi des changements importants au plan politique, changeant de façon fondamentale la donne dans l'attribution de fonds aux chercheurs comme moi s'intéressant à l'étude du comportement humain et à

ses origines dans le développement. Là aussi, il y a un phénomène de globalisation, comme en économie.

Dans ma propre vie de chercheur et à titre d'exemple, mon laboratoire pour l'étude du jeune enfant aux États-Unis fonctionne avec un budget très restreint. Non que l'on soit pauvre, mais parce que le type de recherche que l'on conduit est peu coûteux, essentiellement les salaires d'un personnel restreint. Ceci dit, notre recherche n'est pas moindre, tout au moins à nos yeux, contribuant de façon significative aux connaissances de la psychologie au début du développement. Nos travaux sont bien diffusés dans des revues spécialisées et mon équipe n'a pas particulièrement honte de ce qu'elle fait. On y croit. Mais il faut savoir que notre petite entreprise de recherche, comme beaucoup d'autres comparables dans le monde entier, a de plus en plus de peine à trouver des financements, aussi maigres soient-il. Pourquoi ? Ce n'est pas parce que les fonds attribués à la recherche fondamentale deviennent de plus en plus restreints. Non. En tout cas ce n'est pas le cas aux États-Unis où les fonds fédéraux disponibles pour requête dans mon domaine ont plutôt tendance à augmenter. C'est plutôt parce que les gros laboratoires qui, dans la déferlante, se sont mis à l'artillerie lourde de l'imagerie cérébrale et autres technologies hautement coûteuses ont un appétit devenu exorbitant.

C'est un peu le même problème que dans le domaine de la santé. Les possibilités de traitement augmentent exponentiellement et le coût de la médecine augmente en proportion, sans compter les commissions de tous les intermédiaires, et autres parasites bureaucratiques, qui essayent eux aussi de nourrir leur famille. En psychologie et dans la recherche fondamentale en sciences du comportement, les outils méthodologiques se multiplient mais au détriment des petites entreprises de recherche comme la mienne qui nécessitent de l'ingéniosité et du temps, donc des salaires, pas de gros équipements. Nos exigences technologiques restent modestes, essentiellement vidéographiques et informatiques. Paradoxalement, il est difficile pour nous de survivre. Ce n'est à l'évidence pas le cas pour les grosses entreprises coûteuses d'autres collègues dans mon domaine qui intègrent l'étude du cerveau à l'étude des phénomènes comportementaux. Il n'y a pas que de l'amertume dans ce que j'exprime. Je vois ici un enjeu politique aux conséquences qui sont graves, à tous les niveaux, mais particulièrement au niveau des idées et c'est ce niveau qui nous intéresse ici.

De plus en plus, la technologie et toute l'industrie qui est derrière, guident les choix de recherche. De plus en plus, il semblerait que ce soient les moyens qui justifient la fin, non l'inverse. On s'interroge sur des problèmes parce que techniquement on *peut* les étudier, non pas en premier lieu parce qu'ils ont une relevance bien établie et bien pensée. L'image du chercheur qui émane des courants actuels est celle d'un explorateur ahuri plutôt qu'intrigué, comme un enfant dans une grande surface spécialisée dans le jouet. Le chercheur s'émerveille des traces cérébrales du comportement qui s'allument sur son écran d'ordinateur et autres oscilloscopes.

Il faut savoir que le psychologue trouve validation lorsque sa démarche est associée à quelque haute technologie, oubliant souvent que cette technologie ne fournit en fin de compte que d'autres outils de recherche. La boîte à outils de la recherche croît, mais ne contient que des outils, pas de nouvelles réponses en soi.

Il est étonnant de voir l'émerveillement si naïf de certains chercheurs qui ont l'impression de découvrir des phénomènes psychologiques parce qu'ils peuvent en voir les traces sur leurs coûteuses machines, illuminant certaines régions cérébrales en action plutôt que d'autres, par soustraction et en nivelant les différences interindividuelles typiquement passées sous silence. Trop souvent, ces phénomènes ont déjà été décrits par des pionniers malheureusement oubliés, qui s'appuyaient sur des méthodes et moyens simples, donc d'une grande élégance. Ceux-ci, plutôt que de l'argent et de la fascination du gadget, dépensaient surtout de l'énergie créatrice dans la recherche.

Mes collègues qui s'investissent dans l'imagerie cérébrale pour étudier le comportement ne me contredisent généralement pas sur le fait que jusqu'ici la plupart de la recherche dans les nouvelles neurosciences du comportement, en particulier les neurosciences cognitives, ne font que confirmer ce que l'on savait déjà en observant des rats galoper dans des labyrinthes ou en mesurant des temps de réponses, et surtout dans l'interrogatoire clinique des gens sains ou pathologiques.

Ainsi, il n'a pas fallu l'arrivée des techniques d'imagerie cérébrale pour savoir qu'il y a, en plus des systèmes de mémoire explicite, une mémoire implicite. Qu'en plus d'un conscient, il y a un non-conscient. Qu'il existe des systèmes du contrôle de l'action sur les choses qui sont dissociés, tels que par exemple des systèmes qui contrôlent comment réaliser une action, et d'autres qui identifient

sur quoi elles portent. Il n'a pas fallu attendre les neurosciences pour comprendre que Descartes était un peu trop restrictif en méditant « je pense donc je suis », niant le rôle que jouent les émotions dans les processus conscients et de l'intelligence en général.

En fait, il est difficile de ne pas reconnaître que beaucoup des recherches en neurosciences cognitives qui exploitent les nouvelles technologies qui se sont développées ces 20 dernières années se limitent essentiellement à faire la topographie cérébrale des comportements. Autrement dit, pour tel comportement, telle région est impliquée. Cette recherche n'est rien d'autre qu'une sorte de retour à une phrénologie de haute technologie.

Ce qui est intéressant et aussi très alarmant, je crois, c'est que les psychologues qui se tournent vers l'imagerie cérébrale ne le font pas seulement parce qu'ils y trouvent un nouvel outil de recherche qui permet un progrès réel par rapport à leur curiosité intellectuelle (ce qui est heureusement le cas parfois), mais plutôt par mode, souvent par carriérisme, et aussi pour trouver le réconfort illusoire d'être plus proche d'une vérité scientifique « objective » de ce qui détermine les comportements. Vulgairement parlant, ils ouvrent le capot de la boîte noire en ayant finalement accès direct à la tuyauterie cérébrale. Il semblerait qu'ils gagnent l'impression d'être en prise avec ce qui cause tel ou tel comportement, du plus simple réflexe au ressenti le plus complexe. Ils réitèrent le rêve étouffant des behavioristes de la deuxième moitié du siècle passé qui était de soumettre la psychologie à une ingénierie comportementale. Rappelons-nous que le seul but des behavioristes au sens strict, tels que John Watson ou B.F. Skinner, était de prédire et de contrôler le comportement, non vraiment d'en comprendre le sens et les ramifications. Comme on sait, les psychologues ont de tout temps manifesté un complexe d'infériorité par rapport aux sciences dites exactes ou « dures », en particulier les sciences physiques qui permettent d'articuler des prédictions qui semblent être indéniables. L'histoire des sciences montre que ces prédictions demandent toujours à être révisées. Elles sont éventuellement toutes modifiées, sinon contredites. Il y a toujours des exceptions à la règle que l'on entend immuable. Comme le remarquait Nietzsche : rien n'est jamais pareil dans la nature. Ce complexe explique en grande partie la naissance du mouvement behavioriste et semble avoir marqué l'histoire de la psychologie expérimentale.

Pour ce qui est de l'aspect mode, il est clair que, de par son complexe d'infériorité, le psychologue chercheur trouvera validation en adoptant des techniques d'observation (en particulier l'imagerie cérébrale) qui l'élève soudainement au même niveau de sophistication que le médecin ou l'ingénieur. Ils utilisent les mêmes statistiques et le même langage scientifique dicté par la technologie de l'outil. Les psychologues peuvent enfin dialoguer avec des professionnels dont ils héritent le prestige par symbiose.

En ce qui concerne le carriérisme, je me permettrais juste de relater mon expérience avec de jeunes psychologues chercheurs que j'ai formés et qui ont fait une thèse de doctorat sous ma supervision dans mon laboratoire. Ils ont maintenant bien compris que, sans une formation en neurosciences et des publications qui s'appuient sur l'imagerie cérébrale ou d'autres techniques sophistiquées d'étude du cerveau, leur chance d'obtenir un poste de chercheur ou même de professeur dans le monde académique est sérieusement diminuée.

Dans cette nouvelle vague de conversion aux neurosciences des psychologues chercheurs, je crois que ce qui est le plus préoccupant sur le plan des idées est la fausse conception que la trace cérébrale d'un phénomène comportemental rend ce phénomène plus réel, donc plus fiable sur le plan théorique. Trop souvent, on a l'impression qu'un phénomène psychique, que ce soit un traumatisme, une pathologie, une mémoire ou encore une fonction intellectuelle particulière, si elle est associée à une illumination cérébrale (via l'une des techniques d'imagerie), alors ce phénomène est validé comme *vrai :* une substantification de sa vérité psychologique et fonctionnelle par incarnation cérébrale.

Il y a là, je crois, réification d'un matérialisme extrême puisque la trace dans la chair du cerveau en action scellerait la vérité d'un phénomène psychique, quel qu'il soit. Il l'objectiverait. Avant les moyens techniques de la neuroscience, il pouvait être décrit, aussi minutieusement que possible, mais il n'avait pas encore le statut d'exactitude des sciences physiques. Avec l'imagerie des neurosciences, il y a des valeurs philosophiques qui guident de façon implicite la nouvelle génération des psychologues nouvellement convertis. Ils adhèrent plus ou moins tous à l'idée d'une *substantification de la vérité* du phénomène psychique dans la trace et la localisation cérébrale.

Personne ne peut bien évidemment nier le fait qu'à tout phénomène psychique doit correspondre un phénomène physico-chimique au niveau du cerveau. On peut néanmoins s'interroger si l'explication et la description de l'un épuise l'explication et la description de l'autre. Je crois que la réponse à cette question est négative et voilà pourquoi.

Niveaux et contextes

On pourrait s'imaginer un individu branché en permanence à une machine qui capterait ses activités cérébrales. La typographie précise de son cerveau s'illuminerait en direct et des traceurs chimiques enregistreraient les changements au niveau des synapses, alors que cet individu vaquerait à ses activités quotidiennes. Que gagnerait le psychologue d'une analyse de ces enregistrements ? Sans nul doute une description plus précise et quantifiable de la vie psychique de cet individu. Une description incontestablement beaucoup plus précise que par exemple l'analyse de l'enregistrement par caméra vidéo de cet individu dans son quotidien.

L'imagerie cérébrale donne un meilleur analogue des comportements à un niveau mécanique. Cette description est un progrès pour l'ingénieur-psychologue qui veut, comme les behavioristes, prédire et contrôler le comportement : rendre peut-être un individu plus performant dans une tâche précise comme celle de gagner un match de tennis ou produire des gestes plus rapides à l'usine. Cette description permettrait éventuellement de mieux contrôler l'effet de certaines drogues sur certains comportements de cet individu. Mais qu'en est-il de l'explication du comportement ? De sa signification pour l'individu dans son quotidien ? Et de ce que représente ce quotidien pour lui ?

Là, le nouveau niveau de description de l'imagerie n'apporte rien, ou presque rien, tout au moins sans l'aide d'une autre description qui est d'un tout autre ordre : une description macroscopique plutôt que microscopique, collective et écologique plutôt qu'individuelle et coupée de l'environnement.

L'analyse du cerveau, en soi, ne dit rien des rapports de l'individu à *son* monde, ni de ce que cela signifie pour cet individu d'être humain, par opposition à un autre animal ou à une machine, aussi sophistiquée soit-elle. Rien. Un individu pris dans le cylindre d'un scanner et à qui l'on présenterait, par exemple, des films de sa femme en train de coucher avec son amant ne nous donnera pas

les clefs de sa vie affective. Cet enregistrement donnera seulement les clefs du fonctionnement de son cerveau dans un état de crise de jalousie, ou au contraire peut-être d'allégresse et de soulagement selon les rapports qui lient cet individu à sa femme. Le cerveau ne dira jamais rien directement quant à ces rapports. Cela requiert une tout autre analyse, moins technologique et plus écologique, voire psychanalytique.

L'exode grandissant des chercheurs comportementalistes vers les neurosciences est préoccupant car il crée une nouvelle topographie des idées en psychologie dont la tendance est toujours plus mécaniste et réductionniste. L'individu comme objet d'étude est toujours plus coupé du monde extérieur et du contexte de réciprocité qui donne un sens à sa vie. Ce sens, qui m'intéresse personnellement dans ma démarche de chercheur et qui, je pense, ne devrait pas laisser les autres indifférents, ne se trouve pas dans le cerveau de l'individu mais dans les rapports hypercomplexes de cet individu au monde, en particulier au monde d'autrui. Ce sont ces rapports qui devraient continuer à être l'objet essentiel de la recherche en psychologie. Le psychologue chercheur ne devrait en principe que soumettre l'étude du cerveau à cette fin, l'utilisant comme variable dépendante si cette étude coûteuse fait plus que de valider et confirmer ce que l'on peut saisir par l'étude du comportement. Pour un psychologue, décider d'utiliser des techniques d'imagerie ou autres techniques d'enregistrement cérébral dans sa recherche n'est pas une mince décision. C'est une décision qui a des répercussions graves sur le plan des idées et de la créativité. Car, investir des sommes faramineuses dans une recherche qui peut être réalisée avec des moyens beaucoup plus modestes, même si elle fournit l'assurance illusoire au psychologue d'être à la page technique d'une approche de l'homme toujours plus médicalisée et orientée vers l'ingénierie comportementale dont la seule fin est de prédire et contrôler, plutôt que de saisir la complexité subjective et intersubjective des individus dans leur milieu. Comme tout investissement à risque, cet investissement du psychologue crée des dépendances qui peuvent être « diaboliques » au sens de dépendances faustiennes de contrat diabolique avec l'industrie et la tentation des jouissances de la nouveauté technologique.

Un laboratoire d'étude du comportement qui requiert et obtient des millions pour acheter une technologie de pointe pour l'imagerie cérébrale va dépendre pour sa survie de toute une industrie, de

toute une infrastructure qui demandera encore plus de fonds, dans la logique du marché et de la croissance technologique. Ce laboratoire aura intérêt à montrer que sa recherche mène à d'importantes découvertes, même si la nature même du chercheur est d'être fondamentalement sceptique.

L'acquisition de ces nouvelles technologies dans la recherche psychologique crée des dépendances économiques qui peuvent potentiellement corrompre l'honnêteté du chercheur dans sa quête de données pertinentes. Mais que sont des données psychologiques pertinentes ? Ceci est une notion qui quitte au galop le champ du débat en psychologie et on oublie que la mission de la recherche clinique et fondamentale en psychologie est d'éclairer ce que cela signifie d'être en vie en tant qu'humain parmi d'autres humains, non d'éclairer le cerveau qui sert à tout ça, comme le moteur d'une voiture sert à la faire circuler. N'oublions pas le conducteur parmi d'autres conducteurs dans un environnement hypercomplexe fait de routes, d'obstacles, mais aussi de règles qu'il faut suivre sous peine d'amendes.

C'est cette question qui devrait orienter le psychologue dans sa recherche. On ne peut, bien sûr, en demander autant aux technocrates qui inventent et vendent d'abord pour le profit toutes ces merveilleuses machines. À la poursuite de cette question, le psychologue comme tout chercheur en sciences de l'homme devrait avoir comme motto dans son entreprise que la fin justifie les moyens et *non l'inverse.* C'est le seul garant de sa liberté intellectuelle et aussi qu'il ne trahisse pas ce qui devrait l'inspirer au départ dans sa recherche. Il n'y a pas de bonne recherche sans inspiration, car, comme pour la poésie, il faut être « allumé » pour faire de la bonne recherche. Qu'en serait-il de l'œuvre de Rimbaud si elle avait été dictée par son stylo, ou celle de Fellini par le cinémascope et la Panavision ?

Découvrir c'est partager

J'ai un ami d'enfance, psychothérapeute de son état, donc travaillant dans un domaine très éloigné du mien et qui joue un rôle de candide dans ma vie intellectuelle. Dans nos conversations, souvent il m'apporte de nouveaux éclairages ou illumine des choses qui auraient dû être évidentes pour moi. Un jour, il entra dans mon bureau qui n'est pas exactement un modèle d'ordre et d'organisation. J'étais affairé et il m'attendait calmement à contempler

mon désordre de livres et de papiers. Il remarqua que beaucoup des revues spécialisées s'empilaient avec précarité comme des tours de Pise sur mon bureau. Elles étaient là en piles, parfois vieilles de plusieurs mois, dont beaucoup étaient encore dans leur emballage plastique. Je ne les avais pas encore ouvertes, malgré le long délai (ceci était avant l'ère actuelle du téléchargement). Le même soir à table, cet ami m'interrogea sur ce manque évident d'empressement à connaitre les nouvelles découvertes dans mon domaine de recherche. Je fus bien embarrassé. Était-ce le symptôme de ma dépression dans le travail ? Celui d'un stress ? Ou simplement l'expression de l'ennui ? Les deux premières possibilités étaient vite écartées, le même constat pouvant être fait dans le bureau de beaucoup de mes collègues qui n'ont pas la réputation d'être ni dépressifs, ni particulièrement stressés dans leur travail. Il restait donc l'ennui. Mais pourquoi ?

Sous le coup de cette question, je réalisais qu'effectivement, il est rare que je sois captivé par ce que je lis dans les revues spécialisées dans mon domaine. Les exigences méthodologiques et de réplicabilité des faits rapportés, les normes strictes de publication ainsi que le style quasi militaire exigés par ces revues n'encouragent effectivement pas à une écriture inspirée et libre chez le chercheur, sans compter la difficulté intrinsèque à bien écrire. Ces exigences toutes techniques sont à l'origine de textes froids comme des rapports de police. Ils sont le fruit de la contrainte, non d'un enthousiasme et d'une volonté de partage de nouvelles données (avec toute la rigueur scientifique exigée, bien entendu).

Dans les revues spécialisées et respectables de la psychologie expérimentale, parmi celles sur lesquelles je ne me rue pas pour les sauver de leur emballage, il est rare de trouver trace de l'excitation à la base de toute bonne recherche. La bonne recherche est en effet une recherche allumée.

En tant que scientifique, on n'apprend pas à communiquer ce qui devrait être notre passion, car la passion fait ombrage dans le monde policé de la rigueur expérimentale et d'une méthodologie toute orientée vers le contrôle : contrôle expérimental, contrôle des analyses, contrôle de tout abus interprétatif. La démarche est faite de contraintes et n'encourage pas à la production de textes captivants qui exploreraient par exemple d'autres façons de rapporter des faits scientifiques. Elle n'encourage en tout cas pas la prise de ris-

que intellectuelle, l'épanchement des émotions et la créativité dans l'écriture.

La recherche est un état policier par excellence, et en plus il est autogéré. Les policiers, notamment ceux qui sanctionnent les données dignes d'être rendues publiques, sont les scientifiques eux-mêmes. Ces sanctions se font bien sûr dans le contexte de toute une hiérarchie de prestige et de réputation. Il est intéressant de noter que dans leur formation, tout au moins aux États-Unis et sur la base de mon expérience de professeur d'université dans ce pays modèle pour la recherche dans mon domaine, les jeunes psychologues chercheurs sont avant tout sensibilisés à cette hiérarchie.

Dans mon université par exemple, on offre aux doctorants de nombreux séminaires sur le « développement professionnel ». Ces séminaires sont essentiellement des séries de conseils de survie académique dispensés aux étudiants pour obtenir un travail de chercheur : comment se présenter lors de l'interview, comment formater l'exposé de ses recherches, quelle attitude adopter pour séduire un employeur potentiel, comment créer des contacts, etc. Bref, on apprend à l'étudiant les règles du jeu politique et social dans le monde de la recherche en psychologie. Ce qui est frappant, c'est que dans cet apprentissage, sans nul doute très utile pour beaucoup d'étudiants, il manque une discussion de ce qui est le plus essentiel et qui est probablement le plus difficile à enseigner : l'art de raconter une histoire et de captiver. Car en fin de compte, ce qui tranche, parmi des candidats et candidates de haute gamme, ceux qui briguent un poste souvent très convoité dans la recherche, c'est leur façon de raconter. Façon de raconter qui n'implique pas seulement de la forme mais surtout du *fond*. C'est à dire, pas seulement comment présenter en bonne et due forme sa recherche, mais aussi et surtout ce qu'on *ressent* par rapport à elle, la conviction de son importance et de son intérêt, le plaisir qu'on y a trouvé et continue à y trouver.

Un scientifique, psychologue ou non, devrait apprendre à communiquer un ressenti par rapport à sa recherche sur lequel chacun sait qu'il est difficile de tricher et qui renvoie à l'authenticité du chercheur dans sa démarche. Car en fin de compte, sur la base de plus de 30 ans d'expérience en recherche fondamentale, je suis convaincu que, pour être fructueuse et significative, la démarche du chercheur doit être inspirée par une curiosité passionnelle, pour ne pas dire maniaque. Sa démarche doit être illuminée, comme

celle du poète, sans quoi il est difficile d'échapper à l'ennui. Mais l'illumination n'est bien sûr pas donnée à tout le monde.

J'assiste à environ 2 ou 3 exposés de recherche par semaine lors de l'année académique et j'avoue que trop souvent je m'ennuie. Car la passion de la recherche doit être contagieuse, sous peine de devenir simplement un rapport technique sec de sens. Je sais que je ne suis pas le seul à rester poli et soumis à regarder de temps à autre discrètement ma montre, rêvassant à inspecter les détails de l'habillement du conférencier, voire même lutter pour garder les yeux ouverts ou pour ne pas les plonger dans de la lecture apportée en prévision de l'ennui, une préparation raisonnable dans l'état de ma culture de travail et mon expérience antérieure. De même pour les nombreux articles donnés aux étudiants et à lire en préparation des cours : si souvent trop techniques pour être captivants et qui sont galvaudés par une lecture exaspérée qui saute les paragraphes et se centre sur le résumé (obligatoire pour toute publication scientifique digne de ce nom) et les conclusions. Je suis toujours étonné par la lecture en diagonale des scientifiques. Parfois il est à désespérer de savoir que ses propres recherches seront lues non seulement par un nombre très restreint de lecteurs (je dirais généralement une ou deux dizaines), mais en plus juste lues en diagonale.

Je ne m'en prends à personne car ces publications sont généralement trop sèches et trop contraintes par les règles de la publication spécialisée sur laquelle, ne l'oublions pas, la carrière du chercheur se joue. En fait, souvent, les seuls vrais lecteurs de son travail expérimental sur le comportement sont les collègues-lecteurs anonymes qui sanctionnent si le travail est publiable ou non. Ils sont certainement les lecteurs les plus serrés, mais par nécessité. Pour les revues de réputation, il n'est pas rare d'avoir pour un papier des diatribes de plusieurs pages écrites par 4 ou 5 experts dans son domaine. C'est sur la base de ces expertises que l'éditeur accepte ou refuse la publication. Typiquement, un manuscrit n'est pas accepté d'emblée et un grand nombre est rejeté. Avec les révisions et ré-expertises de tous les lecteurs, il n'est pas rare qu'une recherche dans mon domaine mette 5 ans à devenir publique depuis le moment de sa conception ! Avec des délais de gratification si longs, il est difficile d'imaginer un travail plus ingrat. Le monde de la recherche fondamentale est vraiment un monde curieux, si contraint qu'en fin de compte, trop souvent, on en oublie la raison première de notre engagement dans la recherche : le plaisir de découvrir et de partager.

Je me souviens d'une collègue il y a quelques années, à qui je me plaignais d'être surchargé de données de recherche sur les bébés qui n'étaient pas encore publiées. Petite, elle bondit hors de sa chaise pour me brandir un index menaçant : « ces données ne sont pas à toi ! Elles sont propriété publique et tu as le devoir de les publier illico ! » Je n'ai jamais oublié cette admonestation, d'autant plus qu'à l'époque, ma recherche était financée par l'argent des contribuables du Massachusetts. Il y a des responsabilités que l'on oublie, dans le feu de l'action et trop axé sur l'avancement de sa propre carrière.

C'est bel et bien la responsabilité du chercheur que de rendre compte de ce qu'il trouve de façon claire, et surtout intéressante. Mais le scientifique n'est pas formé pour captiver son audience. Il fait l'apprentissage de la rigueur, ce qui est à l'évidence nécessaire, mais n'est pas suffisant. Il n'est pas encouragé à partager le ressenti de sa démarche en tant que chercheur. Ce ressenti devrait être de l'ordre de la passion, car sans passion, pas de bonne recherche. Encore moins de partage.

Tous conteurs

En fin de compte, nous sommes tous conteurs, même si les gens de science n'aiment pas être associés à des raconteurs d'histoires. La profession de chercheur consiste à découper la réalité de façon raisonnée mais néanmoins arbitraire, et surtout sur la base de recherches et théories courantes à la mode et vite oubliées. À partir de ce découpage, le chercheur pose des questions et récolte des données qui tentent de répondre à ces questions. Il y a dans la recherche en psychologie, comme dans toutes les sciences, un côté arbitraire et de mode qu'il ne faut jamais oublier et que le chercheur a trop souvent tendance à *naturaliser*, comme un couple qui commence à prendre l'autre comme un dû.

Par exemple, le chercheur comme le philosophe peuvent considérer qu'un objet physique est par essence constitué de propriétés telles que la couleur, la forme ou la texture, alors que toutes ces propriétés se réfèrent d'abord aux systèmes perceptifs qui permettent de les percevoir, non forcément à l'objet en soi qui existe indépendamment de nous. Ou encore que la psyché est constituée d'instances conscientes et non conscientes, et peut-être même d'un inconscient et d'un préconscient ou d'un nombre fini de systèmes

de mémoire ou d'action. Tout cela est un découpage arbitraire qui aide à l'avancement des idées.

Ces découpages sont toujours temporaires, jusqu'à ce que des données nouvelles viennent les contredire ou les compléter. Ils aident essentiellement le chercheur à réfléchir, à donner un sens aux phénomènes observés et à générer de nouvelles questions. L'entreprise de recherche et de la science en général est une entreprise d'approximation. Une question n'est jamais close, en suscitant toujours d'autres. La vérité est fuyante, mais on s'en rapproche néanmoins, balisant les fausses pistes, défrichant de nouvelles. Il y a progression, mais une progression qui est sans fin, jalonnée dans tous les domaines de véritables découvertes qui peuvent parfois se concrétiser dans de nouvelles applications technologiques qui changent nos vies et redéfinissent notre niche dans le monde (voir par exemple l'émergence soudaine de réseaux sociaux et les nouvelles sources d'information qui redécrivent nos rapports au monde).

La tâche du chercheur est toujours de situer ses propres travaux dans cette progression sans fin qui est par définition approximative ou non absolue puisqu'elle s'ouvre sur toujours plus de questions. C'est dans cette mouvance que des configurations de significations émergent, en d'autres termes que des théories ou systèmes d'idées viennent temporairement figer cette mouvance pour mieux pouvoir la contempler et mieux comprendre ce que tout un effort de recherche peut révéler. Des données disparates sont mises en relation pour élaborer de nouvelles prévisions ou bousculer certaines conceptions établies par la recherche antérieure.

C'est là que le chercheur doit devenir conteur, en plus d'être un observateur systématique des phénomènes de la nature dont l'esprit humain (objet de la psychologie) fait partie. Sur la base de ses mises en relation de données disparates, il va ébaucher du sens, avancer des idées, en d'autres termes interpréter sous forme d'histoires théoriques ce qui se passerait dans la vie psychique, ceci à des niveaux variés, que ce soit ce qui sous-tendrait sur le plan cognitif l'usage et la fabrication d'outils comme les tablettes électroniques, ou l'effet que certaines drogues peuvent avoir sur la cellule nerveuse et ses réseaux. Dans son interprétation, le chercheur propose des mécanismes et des organisations d'ensemble qui donnent un sens à ce qu'il observe, au-delà de son observation directe. L'activité interprétative du chercheur, par ses découpages de départ et ses mises en relation de données disparates, est analogue à l'activité du conteur

d'histoires qui simule une réalité passée ou qui n'a même jamais existé. Dans les deux cas, il y a une volonté de simuler pour pouvoir communiquer à une audience (et à soi-même) des patterns de signification qui transcendent une réalité passée, présente, future, ou même fictive. Dans les deux cas, il s'agit d'une activité conceptuelle qui a pour finalité le partage avec autrui.

Donc le chercheur, dans son élaboration théorique et interprétative, ne peut oublier qu'il est lui aussi un conteur qui doit tenir compte d'une audience et s'y adapter sous peine de prêcher dans le désert. Comme toute entreprise humaine, la science est non seulement une méthode sanctionnée par la réplicabilité et la falsifiabilité des phénomènes rapportés. C'est aussi et surtout un exercice culturel et social, une entreprise qui doit captiver une audience prête à entrer en résonance avec des idées nouvelles et à raisonner (dans le sens de penser et de conceptualiser) à partir de nouveaux éclairages.

Pour conclure, et en ce qui me concerne, cet examen de conscience à l'ère du cerveau ne peut que rendre plus valable la précieuse modestie et délicatesse clinique que Pierre Bovet incarnait pour tous ceux qui, comme moi, ont eu la chance de le connaître. Comme lui, on se doit de rester ouvert et informé mais humble face aux progrès de la science, surtout lorsqu'elle veut nous faire oublier la complexité de nos rapports au monde en réduisant notre expérience subjective infiniment complexe et mystérieuse à une mécanique cérébrale testée dans les nouvelles éprouvettes que sont nos scanners et autres tubes high-tech. Un bon psychologue devra toujours épouser la complexité et les mystères souvent insondables de la vie psychique. Il doit trouver son inspiration dans l'acceptation de cette complexité, non simplement dans sa réduction causale selon une démarche dictée de plus en plus par l'outil de recherche, plutôt que l'inverse. Dans l'esprit de Pierre Bovet, nous nous devons de questionner ce renversement car il semble trop souvent nous éloigner de l'objet premier de la psychologie qui est celui de la saisie des rapports complexes qui nous lient au monde. Plus que jamais, nous avons besoin des sciences humaines. Elles sont clairement en perte de valorisation et d'investissement face aux progrès fulgurants des technologies d'imagerie cérébrale.

Philippe Rochat